

L'Esprit de Cîteaux dans la mentalité actuelle*

L'actualité de Cîteaux, c'est que Cîteaux existe aujourd'hui, et nous en sommes ! C'est le fait dont il faut partir et ce fait dure depuis près de neuf siècles. « Ce qui compte, disait Camus, c'est la vérité. Et j'appelle vérité tout ce qui continue¹. » Nous ne sommes donc pas « en recherche » sur ce point là. Et pourtant, il nous reste toujours à l'explorer, à en découvrir le secret. Le poète américain T.S. Eliot écrivait :

Nous ne cesserons pas d'explorer
Et la fin de toute notre exploration
Sera d'arriver au point d'où nous sommes partis
Et nous découvrirons le lieu pour la première fois².

Ce point d'arrivée, qui et aussi notre point de départ, c'est Cîteaux au xx^e siècle comme au xii^e siècle. C'est aussi la joie de s'y trouver chez soi. Pour Nietzsche « la question la plus douloureuse, c'est celle du cœur qui se demande où pourrais-je me sentir chez moi ? » À quoi répondrait encore Camus : « Qu'est-ce que le bonheur sinon le simple accord entre un être et l'existence qu'il mène³. »

Cet accord que nous devons chercher toujours, cette existence, c'est celle que nos Pères ont instaurée ici. Rien n'est plus émouvant alors que de relire les premières lignes du *Petit Exorde* :

Nous, les fondateurs de cette église de Cîteaux, nous vous faisons savoir, à vous nos successeurs, par quel droit, par quelle grande

* Cet article est d'abord paru dans le *Compte rendu de la réunion régionale Centre-Europe et Nord-Europe*, Cîteaux 1976, Annexe II, et a été repris dans : Charles DUMONT, *Sagesse ardente*, (Pain de Cîteaux 8), Oka 1995, p. 247-261. Nous remercions les éditions Notre-Dame d'Oka (aujourd'hui Val Notre-Dame à Saint-Jean-de-Matha, Québec) de nous avoir autorisés à reproduire cette conférence.

¹ A. CAMUS, *Noces*, Paris 1950. Voir « Le Désert », p. 54.

² T.S. ELIOT, *Four Quartets*, New York 1971. Voir « V. Little Gidding », p. 65.

³ A. CAMUS, *Noces*, p. 65.

autorité et aussi par quelles personnes et en quels temps le monastère a commencé et quelle fut la fermeté de vie de ses premiers moines.

Nous avons exposé la chose dans sa sincérité et sa vérité pour que nos successeurs aiment avec plus d'attachement et ce lieu et l'observance de la Règle qui y fut quand même entreprise par la grâce de Dieu ; afin qu'ils prient pour nous qui avons supporté infatigablement la chaleur et le poids du jour ; et que dans la voie étroite et resserrée que la Règle nous indique, ils peinent jusqu'à l'exaltation de l'Esprit.

Le charisme cistercien : une idée ou une grâce ?

À la réunion régionale d'Acey en 1969, mère Aelred, l'abbesse d'Igny, posait la question : « Le charisme de nos fondateurs, qu'est-ce que c'est pour nous ? Une *idée* que nous pouvons retrouver en lisant avec intelligence et attention les textes du premier Cîteaux, ou une *grâce* commune qu'il nous faut demander et retrouver à leur contact en communiant à eux ? »

Ce charisme ou plutôt, parce que ce mot est tellement vulgarisé, cette grâce, il nous faut la retrouver par ces deux moyens, mais ils sont subordonnés : en lisant les textes, nous chercherons à communier à la grâce des fondateurs. Les théologiens, qu'on appelait naguère – car tout va si vite – les nouveaux théologiens, le père de Lubac, le père Congar, et le père Chenu, ont tous les trois essayé de cerner cette notion de la tradition. Le père de Lubac parlait de retrouver le christianisme dans ses « époques d'explosive vitalité⁴ ». Le père Congar disait : « Il ne faut pas se méfier du passé – un penchant trop répandu aujourd'hui –, il faut avoir confiance dans les racines d'où nous vient la sève des nécessaires certitudes⁵. » Et ce qui me semble le plus clair, c'est ce que disait récemment le père Chenu :

Il ne s'agit pas de faire de l'archéologie qui reconstitue les monuments exactement comme ils étaient. Je suis historien. Ce que je cherche dans l'histoire, ce n'est pas une documentation, c'est une inspiration. Ce que je cherche, ce sont les éléments indéterminés de l'inspiration créatrice, qui reste vivante sous l'appesantissement des appareils.

Et il parle alors d'une *mémoire subversive*. « Plus je suis présent à mon temps, plus je suis renvoyé aux origines ; et plus je perçois mes origines, plus je suis présent à mon temps. » Voilà une phrase qui coïncide bien avec notre propos ici. Le Concile, dans le *Décret sur la vie religieuse* 2, a dit *simul*, remarque le père Chenu, car il faut *en*

⁴ H. DE LUBAC, *Paradoxes*, Paris 1959, p. 38.

⁵ Y. CONGAR, « Paul VI parle aux religieux et religieuses (*Le témoignage évangélique* II) », *Vie consacrée* 43/6, p. 324.

même temps prendre conscience des exigences actuelles et des origines. Les experts veillaient, dit-il (et il en était d'ailleurs) – ils ont introduit le mot *simul* dans le texte, pour bien marquer que l'intuition première a valeur permanente⁶.

Seulement, la difficulté sera toujours de savoir ce qui appartient à l'intuition première, créatrice et permanente, et à cette forêt d'accumulation des siècles, de retrouver la pureté de cette intuition. En y réfléchissant, j'ai trouvé une comparaison quelque peu personnelle, mais peut-être éclairante. Il y a dans l'armée américaine une division de cavalerie aéroportée (Airborne) et moi-même j'ai fait partie, durant la guerre, de la 2^e division de cavalerie dans un régiment de carabiniers cyclistes. Alors, je me suis posé la question : faut-il un cheval pour être de la cavalerie ? Eh bien ! je crois que non, il ne faut pas de chevaux parce que la nature de la cavalerie a toujours été d'être légère, mobile, de pouvoir se porter rapidement d'un point à un autre, ce qui a donné à la cavalerie une qualité, une réputation, un esprit qui n'était pas celui de l'infanterie, où l'on se faisait tuer sur place... C'est ainsi qu'on peut dire qu'il y a un esprit de la cavalerie par lequel elle se rattache à la tradition de la cavalerie de Jules César et d'Alexandre. Il nous faut savoir ainsi ce que nous continuons et ce que nous ne continuons pas. Comment discerner ? Gaston Berger, en créant le « Centre de civilisation médiévale », à Poitiers, écrivait :

Il faut prendre une attitude qui n'est pas celle du savant qui élimine le point de vue, il est « objectif », qui n'est pas celle du moraliste qui veut faire des lois universelles, mais qui est celle de l'artiste ou du poète qui veulent non pas nous expliquer le monde, mais nous en livrer la saveur, et il n'y a de sentiments que pour des êtres incarnés, marqués par leur temps et leur lieu. Cette manière de faire l'histoire en poète ressemble à la relation que nous établissons avec les personnes vivantes. C'est le seul moyen de saisir un certain esprit. Bien entendu, cela suppose que l'on ait une connaissance exacte des événements et des documents⁷.

Voilà donc pour la méthode et c'est celle que je suivrai dans cette conférence : c'est le point de vue du poète, et non du canoniste que je ne suis pas.

Une forme de vie

Pasternak dit dans son livre *Le Docteur Jivago* : « L'art est toujours au service de la beauté et la beauté est le bonheur de posséder

⁶ Jacques Duquesne interroge le Père Chenu, Paris 1975, p. 62-63.

⁷ G. BERGER, « Présentation » des Cahiers de civilisation médiévale, Paris 1955, p. 3-4.

une forme, la forme à son tour est la clé organique de l'existence⁸. » Ce terme de forme, vous savez combien nos pères cisterciens l'on utilisé avec tous ses dérivés (*informatio, reformatio, formosus*, etc.) et spécialement saint Bernard : *Venit, ipsa forma*⁹, la forme divine s'est incarnée, cette image de Dieu selon laquelle l'homme est créé. La forme est venue sur terre et c'est de cette forme-là, que tout effort, que toute institution chrétienne tire son origine. Dans le *Grand Exorde*, il est rappelé que la Sagesse divine est venue pour que tous ceux qui seraient formés, informés, par son magistère puissent courir le cœur dilaté dans la voie difficile, rendus forts par l'exemple des Pères qui les y ont précédés¹⁰. Cette forme de vie, ils l'appellent modestement, mais d'une façon très significative, *formula institutionis nostrae*. C'est la « formule » de notre Ordre. Et Isaac de l'Étoile parlera de la *formula conversationis nostrae*¹¹.

Le trait principal de cette forme, de cette formule, c'est le rejet, le refus de tout superflu, de toute superfluité, aussi bien dans le cœur des moines que dans leur manière de vivre, comme dit le *Grand Exorde*. Il faut lire ce document de nos origines pour retrouver ce souffle d'enthousiasme, de ferveur, et disait Étienne Gilson : pour connaître le véritable esprit de Cîteaux. Vous vous souvenez du message encourageant qu'un frère révèle à saint Étienne. En lui demandant ce message, Étienne disait :

Nous avons fait ce que nous avons pu, mais nous sommes accusés par tous les moines d'être des inventeurs de nouveautés, de causer des scandales, des schismes, et peu de personnes sont venues nous rejoindre auxquelles nous aurions pu transmettre cette *formula*, cette forme de notre institution¹².

Simplicité

Il me semble que lorsqu'on considère le début de Cîteaux sans se préoccuper d'abord des polémiques avec les moines noirs, du thème de la *Règle* à la lettre, etc., l'essentiel de leur initiative apparaît alors dans la simplicité de vie, le rejet de tout ce qui leur paraissait inutile et superflu. D'ailleurs, les changements extérieurs qu'ils ont apportés à la discipline monastique de leur époque sont minimes en comparaison des changements, par exemple, que nous avons apportés à

⁸ B. PASTERNAK, *Le Docteur Jivago*, Paris 1958, p. 541.

⁹ BERNARD DE CLAIRVAUX, *Traité de la grâce et du libre arbitre* 10, 33 (*SBO* III, p. 189).

¹⁰ *Grand Exorde* I, 2.

¹¹ ISAAC DE L'ÉTOILE, *Sermon* 50, (*Sources Chrétiennes* 339), p. 179-199.

¹² *Grand Exorde* I, 16.

notre façon de vivre depuis une quinzaine d'années. Mais l'esprit, la mentalité avaient changé. Quels sont les « éléments indéterminés de leur inspiration », comme disait le père Chenu ? Je n'en retiendrai qu'un : la simplicité. Quand on dit « simplicité », le mot semble tellement simple, il faut éviter de la confondre avec le simplisme, ou une simplification facile. Cette simplicité est une attitude fondamentale, un instinct spirituel à acquérir. Et elle se manifeste à Cîteaux par le rejet du superflu, du faux-semblant, de l'artificiel. Cet artificiel, nos Pères pensaient qu'il avait été introduit par la compromission avec le monde et les obligations sociales et politiques de leur temps, la féodalité. C'est cette compromission qui était responsable de la tiédeur, du manque de ferveur dans l'observance de la *Règle*. Inutile de rappeler la manifestation de cette simplicité dans l'art cistercien. Si nous allons à Fontenay nous y verrons une preuve encore tangible.

Dans les *Actes* du Chapitre Général de 1925, article 6, on lit :

Le Chapitre Général croit devoir rappeler à nos maisons *l'esprit de simplicité* que nos premiers Pères ont tenu à donner dans le *Petit Exorde* comme l'une des caractéristiques de notre Ordre. Ces vénérés fondateurs désiraient qu'on interprêtât toujours ainsi dans l'Ordre, la *Règle de saint Benoît*. Et pendant deux siècles et demi de Chapitres Généraux, ils ont eu à cœur de maintenir cet esprit de simplicité.

Dans le même compte rendu, deux articles plus haut – et ceci est une autre manière d'envisager la tradition – on lit que les Pères Capitulants ont décidé qu'« aux messes privées, on se servirait de nouveau de la petite clochette, institution d'origine cistercienne. L'usage, toutefois en sera restreint. » Louyse de Ballon, la réformatrice cistercienne au XVII^e siècle [...], sans grande connaissance apparemment de la littérature cistercienne, avait eu la nette intuition de ce trait marquant de notre tradition : la simplicité. Le thème en revient sans cesse dans ses écrits. Cette simplicité se manifeste dans tous les domaines. Saint Bernard n'a vécu que trois ans à Cîteaux, mais ils lui suffirent pour saisir l'essentiel de l'esprit des fondateurs. Ce grand principe revient dans tout son enseignement, il est élaboré en doctrine philosophique et théologique.

Geoffroy d'Auxerre rappelle dans la *Vita prima* que saint Bernard répétait souvent, en se basant sur sa propre expérience, que « le sage, c'est celui pour qui les choses ont le goût de ce qu'elles sont¹³ ». C'est là un principe qu'il tient des stoïciens, mais c'est aussi et surtout la pureté du cœur, l'œil simple de l'Évangile. Cette authenticité,

¹³ GEOFFROY D'AUXERRE, *Vie de saint Bernard* III, I, citant saint Bernard, *Div* 18, 1 (*SBO* VI-1, p. 157-158).

qui est vraiment caractéristique de Cîteaux, c'est être dans le vrai, soumis à la nature des choses, et ce n'est pas tout à fait identique à la « sincérité » dont on parle si facilement aujourd'hui. La sincérité, c'est-à-dire la vérité, c'est dire ce qu'on pense ou comme on voit les choses, tandis que la simplicité, c'est être soumis à la réalité. Comme je parlais de ceci à une communauté de moniales, une sœur a posé la question : « Comment est-ce qu'on devient simple ? » et toute la communauté a ri, ce qui prouvait assez clairement qu'elle avait saisi. On ne se compose pas simple bien sûr. Comment devient-on simple ? En vivant au contact de la réalité quotidienne. On peut sur ce point citer deux apophtegmes Zen. Un moine demande à un maître Zen : « Qu'est-ce que la simplicité ? » Et celui-ci répond : « Ah ! je croyais le savoir, mais ta question me l'a fait perdre. » À un novice, qui demandait à un maître fameux une parole pour toute sa vie, le maître dit : « As-tu pris ton repas ? » – « Oui, maître. » – « Alors, va donc rincer ton bol. »

L'esprit de simplicité exige une ascèse persévérante et progressive. Pour citer encore le même poème d'Eliot : « Nous ne parviendrons à cette totale simplicité qu'au prix d'un total renoncement¹⁴. » Heidegger disait qu'il fallait retrouver cette simplicité dans le monotone et le banal qui est le vrai. Et il condamne, presque dans les mêmes termes que saint Bernard, la « curiosité » qui nous fait perdre la simplicité de l'âme et de l'intention. Nous vivons dans un monde qui est « curieux », où cette tendance est exploitée : le monde de la publicité, du sensationnel, du perpétuellement nouveau. Une publicité annonce : « Tout ce qui est important se trouve dans Paris-Match ! » Il nous faut nous rendre étrangers à ce monde-là et ce n'est pas si facile. Pour l'homme, créature finie, l'intégration harmonieuse en lui de la diversité, dans la société, dans l'espace et le temps, cette intégration est sa seule voie d'accès à la totalité et à la plénitude, à la paix. Ce sera un équilibre, d'après ces principes stoïciens adoptés par nos Pères, une soumission au réel : « rien de trop, suivre la nature », qui nous gardent de toute démesure, de tout excès.

Expérience

L'expérience est à la base de toute la doctrine de saint Bernard comme méthode et elle nous introduit dans le vrai, mais elle soulève la distinction entre le savoir et le faire, entre l'intellectuel et l'homme vivant. En opposant l'intellectuel et l'homme vivant, il faut faire

¹⁴ T.S. ELIOT, *Four Quartets*, « V. Little Gidding », p. 59.

attention de ne pas opposer la pensée et le « vécu », sinon on réduit l'homme à un automate ou à une plante : toute vie humaine est aussi conscience et par conséquent pensée.

L'intellectuel pur n'existe guère au XII^e siècle, écrit Régine Pernoud, on ne croit pas [alors] à la science « désintéressée » ; on ne se soucie que de ce qui tend de quelque manière à transformer la condition de l'homme, soit dans sa vie pratique, soit – et avant tout – dans son être intérieur. [...] Au demeurant, à notre époque, le titre d'intellectuel pur nous paraît à nouveau assez peu enviable¹⁵.

Voici encore un rapprochement occasionnel entre le XII^e et le XX^e siècle. Car, et j'aurais dû le dire plus tôt, il y a deux genres d'actualité de Cîteaux. Il y a d'abord celle de tous les temps : Cîteaux était actuel au XIII^e, au XV^e, au XVIII^e siècle parce que c'était l'inspiration instauratrice, la grâce des fondateurs. J'ai eu l'occasion d'y penser lorsque j'étais à Hauterive parce qu'on y passe d'une église du XII^e à un cloître du XIII^e et par un escalier du XV^e on parvient à une cellule qui est du XVIII^e. Passant de l'un à l'autre, on se pose la question : « Où est la tradition ? » Et en ce premier sens on ne peut privilégier aucun siècle. Mais, il y a une autre actualité, qui est secondaire, c'est celle qui joue sur des analogies surprenantes entre le XII^e et le XX^e siècles. On les voit assez facilement et plus qu'en d'autres siècles.

Et pourtant, ce qui nous empêche d'accéder librement à la tradition la plus ancienne, c'est en fait l'idée qu'on s'en faisait à la fin du XIX^e siècle et dans les premières décades du XX^e, qui nous apparaît très étroite et uniforme, alors qu'aux origines l'institution était plus « poétique », en voie de création... Il nous est difficile de passer au-delà de cet écran de la « tradition » trop proche. Un sociologue qui a publié récemment des études sur les conceptions anciennes de la famille et de la mort, a démontré comment les idées que nous croyons traditionnelles datent tout au plus d'un siècle et il en concluait que le XIX^e siècle était créateur de mythes de ce genre. C'est au-delà de ces mythes que nous devons atteindre la réalité. C'est ainsi également que lorsque l'on parle de « spécifique » – et Dieu sait si l'on en a parlé assez ces derniers temps –, il faut bien voir que ce spécifique est une des manières de vivre en homme, en chrétien, en moine. Ce spécifique n'est pas l'essentiel, seulement, on n'accède à la réalité qu'en s'engageant dans une forme, parce que nous sommes des êtres finis et composés.

Il y a une très belle page sur ce sujet chez Paul Ricœur.

¹⁵ R. PERNOUD, *Héloïse et Abélard*, Paris 1970, p. 284.

Le monde de la création est le monde de l'expérience et non de la science. Ce sont les arbres qui battent des mains et non les électrons. Ce monde-de-ma-vie est l'humus de tous mes actes, le sol de toutes mes attitudes, la couche primordiale antérieure à toute multiplicité culturelle. Mais qu'est-ce que cela signifie ? Je ne puis le saisir. Le monde c'est le mot que j'ai sur la langue et que je ne dirai jamais : à peine ai-je commencé de le *dire* qu'il et déjà du monde du croyant, de tel croyant, [de saint Bernard] ou de saint François, de van Gogh ou de Picasso, monde janséniste ou monde de Claudel... L'unité du monde est trop vécue pour être sue. L'unité du monde, sur laquelle se détachent toutes les *attitudes*, est seulement l'horizon de toutes ces *attitudes*¹⁶.

Orientation du désir

C'est le « mystère » de Gabriel Marcel, auquel nous accédons, à condition de nous engager humblement dans une attitude, une forme. Aujourd'hui, nous constatons un refus du spécifique, de tout particularisme ; on voit se multiplier les groupuscules et s'effacer les différenciations. Ce désir de tout est caractéristique de notre époque. Mais à tout vouloir, on finit par ne plus rien vouloir ou à ne plus savoir ce qu'on veut.

Un psychologue signale le désir indéterminé comme maladie du siècle. Non qu'au XII^e siècle il n'y ait eu ce désir de l'impossible, c'est le « circuit des impies » de saint Bernard dans le *Traité de l'amour de Dieu*¹⁷, mais à notre époque, en raison de la multiplication des biens et de la publicité, il y a une maladie du désir exacerbé. Et cette société fondée sur la production, la consommation et la publicité représente un véritable abus de pouvoir. Sur ce sujet, il faut lire un article de Thomas Merton, qui s'intitule « La crise de la personnalité¹⁸ ». Il analyse très bien ce problème des jeunes américains des années '60 et il montre combien ils sont dépourvus de personnalité parce que dans le monde d'où ils viennent, ils se sont trouvés écrasés par cet abus de pouvoir de la société. Quand ils entrent dans nos monastères, ils gardent ces mêmes réactions de crainte et cherchent à se protéger contre cet abus de pouvoir diffus, mais qu'ils identifieront alors avec tout ce qui est ordres, commandements et engagements. Il y a aussi dans cette participation au monde, mais

¹⁶ P. RICEUR, « Note sur le vœu et la tâche de l'unité », dans *Histoire et Vérité*, Paris 1955, p. 194-195.

¹⁷ BERNARD DE CLAIRVAUX, *Traité de l'amour de Dieu* VII, 19 (SBO III, p.135).

¹⁸ T. MERTON, « La crise de la Personnalité », dans *Le retour au silence*, Paris 1975, p. 91-95.

cette fois d'une manière positive, un désir de participer dans l'Église, à toutes les intentions et particulièrement à celle d'améliorer la condition humaine, de changer le sort des opprimés sociaux, le Tiers-Monde. Si cela nous touche tous, cela touche plus profondément les jeunes. Je vous signale en ce domaine un excellent article d'un jeune moine de l'abbaye de Bethléem (Portglenone) en Irlande, le père Jim Conlon, publié dans les *Collectanea*¹⁹. Il y montre bien comment le moine participe au salut des hommes directement, et participe par sa vie même à cette promotion sociale et religieuse.

Un autre point de vue sur lequel un manque de simplicité se fait sentir, c'est lorsqu'on oppose Évangile et vie monastique. On peut critiquer chacune des observances monastiques à partir de l'Évangile. Il faut dépasser cette dialectique étroite, ce dilemme à courte vue. Quand on lit le *Petit Exorde*, saint Bernard ou saint Aelred, on remarque aussitôt que nos Pères rattachaient, naïvement même parfois et presque d'après une lecture fondamentaliste de l'Écriture, toutes leurs observances à l'Évangile. Ils croyaient, à la suite d'une tradition patristique d'ailleurs, que le Christ avait apporté la forme de vie monastique et que les Apôtres l'avaient vécue, ainsi que les premiers chrétiens. On peut en douter, critiquer ces conceptions du point de vue historique, mais si l'on dépasse une opposition systématique, on doit accepter finalement qu'il s'agit simplement de l'accord de la grâce et de la nature, qui chez certains chrétiens prend forme dans la vocation monastique²⁰.

Une des grandes difficultés pour les jeunes, et pour nous tous d'ailleurs, provient de l'actuel manque d'estime, de la méfiance même à l'égard de la vie intérieure. À ce sujet, je ne crois pas pouvoir mieux faire que de vous conseiller de lire l'article de Mgr Nédoncelle dans le *Dictionnaire de Spiritualité*, intitulé « Intériorité et vie spirituelle ». C'est presque un cri d'alarme. Selon lui, l'intériorité, la vie intérieure est pratiquement impossible et a presque disparu aujourd'hui. S'il ne fait guère allusion au Moyen Âge monastique dans son exposé historique, il montre combien la discipline plus récente des temps d'oraison et de la formation systématique n'existe plus. Il y a, certes, un avantage à tirer de cet état de chose, car cette formation et cette pratique étaient souvent artificielles. Cependant, il ne craint pas d'affirmer que « la crise du christianisme

¹⁹ J. CONLON, « Le moine en communion », *Collectanea Cisterciensia* 38 (1976), p. 227-262.

²⁰ « Solitude, ascèse, contemplation, le monachisme chrétien actualise pour son compte un des types les plus profondément enracinés dans la structure même de la nature humaine » (H.-I. MARROU, *Nouvelle Histoire de l'Église* I, Paris 1963, p. 311).

contemporain se manifeste dans la crise de la spiritualité. Elle y trouve même habituellement son point de départ » :

En se débarrassant de toute méthode, on se croit plus fort qu'on ne l'est en réalité ; la religion s'évapore ; en évitant la retraite et le recueillement, on dissipe très vite la piété dans des activités qui se colorent de profanité et qui y sombrent. La dissolution de la vie intérieure se double en outre et quasi fatalement du scepticisme doctrinal [...]. La désaffectation que subit de nos jours la vie intérieure chez certains chrétiens [...] risque de conduire à la perte des biens les plus fondamentaux tels que la foi en un monde invisible et éternel, le rôle de la personne dans la communauté, la valeur du recueillement et de la contemplation individuelle dans la pratique sacramentelle ou dans l'action.

Or, dans la conclusion de son article, c'est bien me semble-t-il, la spiritualité de nos Pères que Nédoncelle propose comme solution à cette crise actuelle.

La vocation la meilleure de notre époque ne serait-elle pas d'introduire la vie intérieure dans toutes nos actions extérieures grâce à l'habitude de l'invocation et à une paisible présence de l'amour divin dans l'accomplissement de nos tâches les plus diverses²¹ ?

Thomas Merton, dans l'article que je vous signalais, envisage les trois œuvres de la vie bénédictine d'après le critère de la personnalité. Il y a évidemment une contradiction – il y en a souvent chez le père Merton – quand il demande que la communauté respecte et encourage la personnalité des jeunes qui en sont encore dépourvus. Dom Eugène Boylan faisait remarquer qu'il voyait une différence sensible entre des jeunes entrant au monastère ayant déjà réalisé quelque chose, qui s'étaient déjà trouvés, et ceux qui attendaient de la vie monastique qu'elle leur fasse trouver leur personnalité. [...]

Dans la question des études, qui pour les jeunes est un réel problème aujourd'hui, ce sens de la vérité – le goût des choses telles qu'elles sont – est un guide assez sûr. Saint Bernard dans son sermon 36 sur le *Cantique* en donne les principes. Il est important de savoir pourquoi et comment il faut lire et étudier, et savoir choisir les matières plus ou moins valables pour un moine. De même pour le travail, il faut savoir le sens du travail monastique pour l'accomplir avec conviction.

²¹ M. NÉDONCELLE, « Intériorité et vie spirituelle », *DSp* VII-2, col 1889-1903 (ici col. 1896, 1902 et 1903).

Conclusion

Je conclurai sur la note esthétique, car si j'ai donné la préférence à ce point de vue, c'est peut-être parce que depuis quelque temps je suis assez influencé par le livre récent d'un philosophe français, Étienne Souriau, qui propose une morale sur des bases purement esthétiques²². Puisque la morale aujourd'hui, dit-il, ne peut être imposée, ni comme impératif catégorique, ni par l'autorité, eh bien tentons d'attirer à la morale par la beauté, puisque la beauté c'est la vérité ; c'est une dernière chance. La beauté d'une vie, de sa forme ou de sa « formule », peut nous aider à la vivre et à nous y trouver bien.

Toute œuvre d'art – et l'ascèse est un grand art, disait Gandhi – est le résultat d'un propos de simplicité. L'artiste et le poète doivent rejeter, purifier leur œuvre pour parvenir à l'harmonie de l'unité. Ce rejet du superflu est une souffrance et une ascèse. Il nous faut ce courage dans notre vie personnelle et communautaire. [...]

Retrouver l'accord de notre être avec l'existence que nous menons, jusqu'à la mort inclusivement, c'est pour les jeunes et les anciens, se trouver d'accord, vibrer à l'unisson à la forme imposée par nos fondateurs à cette existence. La symphonie que nous avons à jouer ensemble, c'est à vous mères abbesses et pères abbés, de la diriger. Si le chef d'orchestre a quelque liberté d'interprétation, il est soumis, comme les musiciens, à l'œuvre du compositeur. L'unité d'exécution sera plus facile si nous écoutons tous chanter dans nos cœurs ce même Esprit qui inspira nos Pères de Cîteaux.

Charles DUMONT, oco
Cîteaux 1976

²² E. SOURIAU, *La couronne d'herbe. Esquisse d'une morale sur des bases purement esthétiques*, Union Générale d'éditions, Paris 1975. Voir chapitre « Jeunesse », p. 362-368.